

Osez le Féminisme!

www.osezlefeminisme.fr – n° 49 – Juillet 2018

ÉDITO LIRE LE JOURNAL... ET APRÈS !?



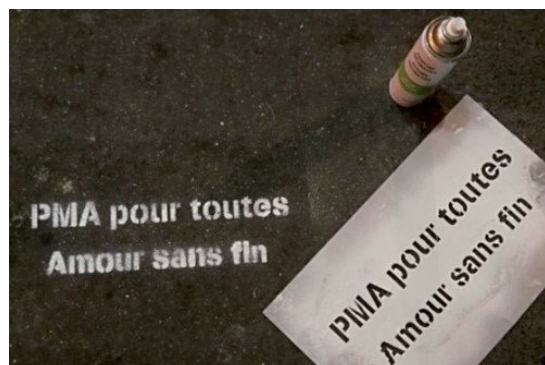
Chères lectrices et chers lecteurs,

Osez le Féminisme ! va bientôt fêter ses neuf ans. Neuf bougies seulement pour tellement de choses accomplies à vos côtés ! Pour certain.e.s cela fait donc neuf ans et pour d'autres à peine quelques semaines, que vous recevez et lisez notre journal. Oh, vous le recevez.. Avec parfois un soleil sur l'enveloppe (ou une tache de café), par email, de manière plus ou moins régulière selon les aléas de notre imprimeur et les imprévus de nos vies bénévoles, féministes à 100 à l'heure. Nous espérons que votre impatience d'abonné.e. n'a d'égale que votre bienveillance face à nos retards. :)

Une fois votre numéro dévoré, que faites-vous ? Racontez-nous un peu, prenez à votre tour la plume. Vous dépêchez-vous de vous inscrire à notre prochain week-end ? Continuez-vous votre lecture au gré des sources ? Peut-être vous posez-vous la question de ce que vous pourriez faire... Après ?

Nous vous attendons : pour nous aider à chasser les fautes d'orthographe, proposer votre expertise en édition, faire vivre en ligne les articles et les débats qu'ils suscitent, écrire les textes du numéro 51. Notre comité de rédaction, comme toutes les activités de l'association, vous est grand ouvert. Après ce journal il y aura un prochain numéro, mais aussi de nouvelles activités militantes, et de futures victoires féministes. On espère les créer avec vous, alors à la prochaine !

Osez Le Féminisme !



PMA POUR TOUTES, AMOUR SANS FIN : L'ACTION D'OSEZ LE FÉMINISME !

Dans la nuit du 27 au 28 juin, des tags "PMA pour toutes, amour sans fin" ont fleuri dans les rues de Paris. Osez le Féminisme ! se mobilise contre les messages de haine en répandant un message d'égalité et d'amour ! Osez le Féminisme ! poursuivra et amplifiera ses actions, partout en France, jusqu'à l'obtention de la PMA pour toutes.

• Dès maintenant, vous pouvez signer et partager notre

pétition en ligne : <https://www.change.org/p/pma-pour-toutes>.

QUI SOMMES-NOUS ?

Parce que nous considérons que l'émancipation de toutes et tous passe par l'égalité, nous nous rassemblons, femmes et hommes, militantes et militants aux expériences diverses, pour prendre part au combat féministe. Violences, discriminations, dominations, oppressions, nous en avons assez. Nous affirmons les valeurs universelles portées par le féminisme, combat progressiste pour l'égalité et la laïcité.

PROCÈS TRON-GRUEL : L'INVERSION DE LA CULPABILITÉ COMME STRATÉGIE DE DÉFENSE

Georges Tron et Brigitte Gruel devaient être jugés du 12 au 22 décembre 2017. Ils sont accusés de viols et agressions sexuelles en réunion par deux anciennes employées de la Mairie de Draveil dont ils étaient maire et adjointe à la culture.

Dès le premier jour, les avocats de la défense ont utilisé deux prétextes pour empêcher le déroulement du procès :

- L'avocat général (magistrat qui représente le ministère public, c'est-à-dire l'intérêt général) a été accusé d'avoir cité trop de témoins « inutiles », dont des femmes qui décrivent des agressions similaires : des témoignages essentiels pour comprendre la stratégie mise en place par Tron.

- La défense a reproché aux médias d'avoir troublé la « sérénité des débats », surtout via les live-tweets. Était-elle gênée de perdre le contrôle de l'image du procès ? Dupond-Morette est connu pour sa stratégie médiatique. Ce qui en ressort, c'est l'inversion systématique des responsabilités par les avocats de la défense. Ils font prendre du retard avec des incidents et des diversions, mais le manque de temps serait dû à l'avocat général. Ils grognent, crient, interrompent mais ce sont les médias qui seraient responsables du manque de sérénité etc. L'inversion de la culpabilité est un point majeur de la stratégie des agresseurs. Cela vaut aussi pour celle de leurs avocats.

Après quatre jours, cette stratégie a mené au renvoi du procès à une date ultérieure.

Cécile Wery

LA CULTURE DES VOLEURS DANS L'ART : LE CAS POLANSKI

Fin octobre 2017, nous nous sommes mobilisées contre la rétrospective en l'honneur de Roman Polanski à la Cinémathèque Française. Et pour cause, ce réalisateur est accusé de viols par 5 femmes, qui étaient toutes mineures au moment des faits. Il a continué à tourner car il a fui les Etats-Unis pour échapper à la justice et à la prison. Polanski bénéficie d'une certaine complai-



Photo © Facelly Albert pour Libération

sance comme quand d'aucun.e.s pensent que le pauvre n'a jamais pu retourner aux Etats-Unis et recevoir son Oscar de meilleur réalisateur pour « Le Pianiste ». Il a aussi été président du jury du festival de Cannes, au nom de « l'immunité artistique ».

Une pétition demandant l'annulation de la rétrospective a recueilli environ 28 000 signatures. Elle a été néanmoins maintenue. Une manifestation a donc été organisée pour accueillir le réalisateur-voleur.

Autour de slogans tel que « Si violer est un art, donnez à Polanski tous les César », la mobilisation a voulu à la fois exprimer son indignation face à ce choix de programmation de la Cinémathèque et apporter tout son soutien aux femmes et aux filles victimes de violences sexuelles.

Cette institution s'acharne à promouvoir la pire de la culture du viol, dans le choix des films projetés, comme dans le choix des cinéastes. Et pourtant elle a le choix, car il y a d'autres cinéastes, dont des femmes, comme Alice Guy par exemple, qui mériteraient qu'un cycle leur soit dédié.

Remarquons qu'au début de l'année, Polanski avait renoncé à présider la cérémonie des César, sous la pression des organisations féministes.

Time's up, Roman (Harvey, Woody, et les autres) !

Maya Forbin

25 NOVEMBRE : COUP DE COM' DE L'ELYSÉE

Le 25 novembre 2017, à l'occasion de la journée internationale contre les violences faites aux femmes, le Président de la République a annoncé une série de mesures pour l'égalité femmes-hommes. Son discours a fait l'effet d'un coup de communication puisque la hausse des financements n'est pas à la hauteur de la « grande cause du quinquennat ». Il a cependant défini ses « trois priorités ».

Pour « l'éducation et le combat en faveur de l'égalité », des « modules d'enseignement » contre le sexisme et les violences faites aux femmes devraient être mis en place. Il souhaite un « meilleur accompagnement des victimes » dans les hôpitaux et dans les commissariats. Enfin, « l'arsenal répressif » devait être ren-

forcé avec une loi de lutte contre les violences sexistes et sexuelles, portée par Marlène Schiappa. Nous sommes loin du compte ! Sans écoute des féministes et des associations de terrain, l'article 2 d'abord proposé a notamment créé l'indignation. Dans sa première version la loi aurait permis de déqualifier les viols sur mineur.e.s en créant le « délit d'atteinte sexuelle avec pénétration ». L'exact opposé de la législation dont nous avons besoin pour prévenir et punir les violences pédo-criminelles.

Le gouvernement semble rétro-pédaler face à la mobilisation contre cet article 2. Affaire à suivre. De toutes façons, les mesures nécessaires coûtent cher.

Cette année, Macron veut « sanctuariser à son plus haut niveau » le budget du secrétariat d'Etat à l'égalité femmes-hommes, donc 30 millions d'euros. Avancée fulgurante par rapport aux 29,81 millions d'euros de 2017. Il souhaite augmenter les crédits interministériels dédiés à l'égalité femmes-hommes de 400 à 420 millions d'euros. Brillant, sauf que les 20 millions supplémentaires serviront à soutenir des actions déjà en cours et non à soutenir les nouvelles annoncées.

Clémentine Sabrié

TRUMP, LE FOSSOYEUR DES DROITS DES FEMMES

Un an après son élection, « impossible de compter le nombre d'attaques contre les droits des femmes », dit Sarah Lipton-Lubet du Partenariat National pour les femmes et les familles. Le premier décret signé par D. Trump visait à interdire le financement d'ONG internationales en faveur de l'avortement ; les privant de 8 milliards de dollars. En avril 2017, il supprimait les financements publics au Planning familial et nommait Charmaine Yoest, anti-IVG notoire, « assistant secretary » à la santé. Depuis, dans 22 États, les conservateurs ont proposé des lois obligeant les femmes à regarder une échographie du fœtus avant l'IVG ou requalifiant l'IVG en homicide involontaire.

Outre les attaques contre les droits sexuels des femmes, Trump annulait, durant l'été 2017, une réglementation qui obligeait les entreprises à rendre public les écarts de salaire entre les salarié.e.s selon leur genre. Impossible dès lors de connaître les inégalités économiques entre les femmes et les hommes et donc de lutter contre elles.

Face à ces très graves atteintes aux droits des femmes, les féministes américaines se mobilisent massivement et ont réussi, par exemple, à repousser la réforme qui proposait aux assureurs de santé de ne plus rembourser la pilule. Plus que jamais, la lutte pour nos droits est vitale. La cauchemardesque dystopie de Margaret Atwood doit absolument rester un roman.

Pauline Spinasse

LE 8 MARS ET APRÈS ?

La Journée internationale des droits des femmes trouve son origine il y a 108 ans, en août 1910, lors de la conférence internationale des femmes socialistes à Copenhague : Clara Zetkin, militante allemande, propose de célébrer la "Journée des femmes". La date du 8 mars n'est pas encore avancée, mais le principe est admis : mobiliser les femmes « en accord avec les organisations politiques et syndicales du prolétariat dotées de la conscience de classe » indique l'historienne Françoise Picq.

C'est en Russie que le mouvement pour la Journée des femmes va (re)naître : des manifestations d'ouvrières ont lieu le 8 mars 1917 à Petrograd (l'actuel Saint-Petersbourg), date alors désignée par les bolcheviques comme le premier jour de la révolution russe. Dès lors, le 8 mars sera l'occasion pour les femmes de se mobiliser au sein des partis communistes. Les Nations Unies officialisent la journée en 1977, invitant tous les pays à la célébrer en faveur des droits des femmes. Partout dans le monde, les féministes se mobilisent, s'organisent, pour faire de cette journée un marqueur déterminant dans le combat pour l'égalité.

En France, dans le cadre de la mobilisation 8 mars 15h40, heure à laquelle les femmes cessent chaque jour d'être payées par rap-



port aux hommes, de nombreuses actions ont été mises en place pour défendre l'égalité salariale et exiger la fin des violences sexuelles et sexistes au travail. Plus largement, plusieurs événements, ont été organisés en mars pour rappeler la transversalité de notre lutte, et porter nos revendications dans tous les domaines. Celui de la culture par exemple, dont l'actualité de ces derniers mois nous permet d'enfoncer une porte en réalité déjà ouverte dans l'analyse féministe. Ainsi, en 2010, OLF dans son journal dédiait un dossier à la culture, et dénonçait les inégalités et les représentations misogynes profondément ancrées dans les milieux artistiques. Aujourd'hui encore, nous restons mobilisé.e.s notamment contre les artistes criminels célé-

brés, comme cela a été le cas contre Polanski fin 2017, et appelons à partir en tournée pour interpeller le public qui va applaudir Bertrand Cantat, assassin de Marie Trintignant, partout en France jusqu'au 30 mai.

Le 8 mars nous permet donc d'occuper, pour une fois dans l'année, un espace qui nous est

trop souvent spolié, pour faire entendre nos voix. Au-delà des discours politiques vides d'actions, il nous est important de récupérer le 8 mars pour nous, féministes. Les politiques ont toute l'année pour agir et ne le font pas : la grande cause du quinquennat, dixit l'égalité femmes-hommes, est restée à l'état d'annonce. Pour sortir de la communication et de l'incantatoire, et enfin rentrer dans le concret et l'amélioration réelle de nos conditions de vie, nous avons besoin de nous retrouver entre nous, de lutter collectivement. Nous ne sommes jamais seules avec notre vécu et nos volontés d'agir. Ensemble nous trouvons des moyens d'émancipation et de cultiver la bienveillance et la sororité, socles de la mise en pratique du féminisme.

Raphaëlle Rémy-Leleu et Pauline Spinazze



LE GRAND MOT : « L'EXCISION »



C'est un terme générique qui désigne toutes les formes d'interventions non thérapeutiques aboutissant à une ablation partielle ou totale des organes sexuels féminins. On parle donc de mutilations sexuelles féminines plutôt que de mutilations génitales car le clitoris est un organe sexuel. Cela va de la mutilation par ablation du capuchon du clitoris jusqu'au rétrécissement de l'orifice vaginal avec mutilation par ablation de la partie externe du clitoris et des petites et/ou des grandes lèvres.

Selon la propagande des agresseurs, elle prévient le désir sexuel, favorise la fécondité et, dans beaucoup de communautés, elle est associée à des rites de passage à l'âge adulte. Les familles sont contraintes d'y recourir pour rentrer dans le moule social et pour pouvoir marier leurs filles par exemple.

L'excision concerne plus de 200 millions de femmes dans le monde en 2016 dont près de la moitié vivent en Egypte, en Ethiopie et en Indonésie (chiffres UNICEF). Selon Marion Schaefer, déléguée générale

de l'association « Excision, parlons-en ! », 60.000 femmes excisées vivent sur le sol français, 500.000 au sein de l'Union Européenne. Ses conséquences sont très lourdes. Selon l'OMS (Organisation Mondiale de la Santé) elles peuvent provoquer de graves hémorragies et des problèmes urinaires, et par la suite des kystes, des infections, la stérilité, des complications lors de l'accouchement, et accroître le risque de décès du nouveau-né. Sans oublier le risque de transmission du VIH ainsi que les conséquences psychologiques.

En 2016, la docteure Ghada Hatem fonde la première structure en France à proposer une réparation chirurgicale aux femmes mutilées : la Maison des Femmes de Saint-Denis qui dépend de l'hôpital Delafontaine.

Pour info : chaque année, le 6 février est la journée internationale de tolérance zéro contre les mutilations sexuelles féminines.

Maya Forbin

LA VALENCE DIFFÉRENTIELLE DES SEXES

LE LEGS DE FRANÇOISE HÉRITIER

FRANÇOISE HÉRITIER

MASCULIN/FÉMININ II

DISSOUDRE LA HIÉRARCHIE



Françoise Héritier est décédée le 15 novembre 2017, à 84 ans ; l'occasion pour Osez le Féminisme ! de revenir sur les apports essentiels des travaux de cette chercheuse émérite.

Françoise Héritier, directrice d'étude à l'EHESS, titulaire de la chaire d'anthropologie au Collège de France, a consacré sa carrière à répondre à la question essentielle : « Quel est le fondement de la hiérarchie entre les sexes ? »

VALENCE DIFFÉRENTIELLE DES SEXES

L'anthropologue constate que c'est l'observation de la différence des sexes (différences anatomiques et physiologiques) qui est au fondement de toute pensée, et qui conduit à une classification binaire : « La plus importante des constantes, celle qui parcourt tout le monde animal, dont l'homme fait partie, c'est la différence des sexes (...) Il existe de l'identique et du différent. Toutes les choses vont ensuite être analysées et classées entre ces deux rubriques. (...) Dans toutes les langues, il y a les catégories binaires qui opposent le chaud et le froid, le haut et le bas, l'actif et le passif, le sain et le malsain... » Et ces catégories binaires sont rattachées au masculin et au féminin, et sont culturellement hiérarchisées : « L'observation ethnologique nous montre que le positif est toujours du côté du masculin, et le négatif du côté du féminin. Cela ne dépend pas de la catégorie elle-même : les mêmes qualités ne sont pas valorisées de la même manière sous toutes les latitudes. Non, cela dépend de son affectation au sexe masculin ou au sexe féminin. (...) Par exemple, chez nous, en Occident, «actif» (...) est valorisé, et donc associé au masculin, alors que «passif»,

moins apprécié, est associé au féminin. En Inde, c'est le contraire: la passivité est le signe de la sérénité (...). La passivité ici est masculine et elle est valorisée, l'activité – vue comme toujours un peu désordonnée – est féminine et elle est dévalorisée. » Si le système de représentations symboliques du masculin et du féminin est variable selon les époques et les pays, alors ces différences sont culturellement construites, c'est à dire qu'elles ne sont pas « naturelles ». Cette construction sociale binaire a pour invariant l'affirmation de la supériorité du masculin sur le féminin, depuis les origines de l'histoire de l'humanité.

L'anthropologue, reprenant la suite des travaux de Claude Lévi-Strauss, ajoute au « tripode social », que sont la prohibition de l'inceste, la division sexuelle des tâches, et l'instauration d'une forme reconnue d'union sexuelle, ce qu'elle nomme valence différentielle des sexes, au fondement de la domination masculine.

DU « PRIVILÈGE EXORBITANT D'ENFANTER » COMME SOCLE DE LA DOMINATION

Dès les origines, l'humanité s'étonne de la capacité des femmes à enfanter des enfants identiques à elle-même (les filles)

POUR S'INITIER : LA DIFFÉRENCE DES SEXES EXPLIQUE-T-ELLE LEUR INÉGALITÉ ?

Comment réagir quand une petite fille, de retour de l'école, déclare qu'elle ne veut plus porter de jupe car des garçons se sont amusés à la lui soulever en rigolant ? Comment lui expliquer que, ce qu'elle vient de subir, elle n'en n'est pas responsable et que rien ne justifie qu'elle le vive ?

Peut-être en s'appuyant sur le très court livre de l'anthropologue Françoise Héritier, *La différence des sexes explique-t-elle leur inégalité ?*. Paru aux éditions Bayard dans la collection « Les petites conférences », destinée aux enfants, ce texte propose une synthèse efficace et pédagogique de la pensée de son autrice. Écrit dans un langage simple, il permet aux adultes de se saisir, rapidement et sans difficulté, des concepts phares de l'anthropologue.

La notion de genre y est très bien expliquée. Le livre s'attarde aussi sur la fameuse « intuition féminine » en la présentant comme une conséquence de la domination masculine. La théorie de la valence différentielle des sexes comme tous les présupposés autour du sang sont également bien explicités dans la deuxième partie de l'ouvrage, Questions/Réponses.

La lecture de ce petit livre est donc une bonne manière de s'initier à la pensée complexe et nécessaire de Françoise Héritier. Il permet aussi d'apporter des réponses aux plus jeunes pour leur éviter de mettre dans le même panier : différences biologiques réelles et inégalités sociales construites. A lire !

et des enfants différents (les garçons). Françoise Héritier déclare « Pour se reproduire à l'identique, l'homme est obligé de passer par un corps de femme. Il ne peut le faire par lui-même » Ce « privilège exorbitant d'enfanter » qu'ont les femmes va être le socle de leur domination, puisqu'il est nécessaire alors pour les hommes, de « s'approprier leur fécondité, de se les répartir entre hommes, de les emprisonner dans des tâches domestiques liées à la reproduction (...), et simultanément, de les dévaluer » pour mieux les assujettir à leur soumission. Fréquemment, la femme est comparée à une « matrice » ; Aristote compare le corps de la femme à une « matière » qui ne serait dominée et maîtrisée que par la force du pneuma de la semence masculine.

Cette appropriation de la fécondité féminine se double du confinement nécessaire à son efficacité : « affectation à des tâches répétitives d'entretien, devoir d'obéissance aux mâles, mise à l'écart des zones du savoir et du pouvoir, négation du statut de personne apte à décider de son sort. »

LA LUTTE POUR LA POSSESSION DES CORPS FÉMININS

La domination masculine s'exerce aussi par la violence sexuelle. « Le corollaire de l'appropriation de la fécondité féminine est une lutte obligée et nécessaire entre hommes pour la captation individuelle de la sexualité des femmes » Les hommes se sont échangés les corps des femmes, soit d'une manière sociale « policée » par le mariage. Françoise Héritier déclare à ce propos : « L'échange réalisé par des hommes, entre eux, des corps de leurs filles et de leurs sœurs dont ils sont les propriétaires, permet d'établir, toujours entre hommes, des liens durables de sociabilité, ces corps de filles et sœurs, devenant entre d'autres mains des corps féconds d'épouses ». La lutte pour l'accès aux corps féminins peut prendre un tour plus brutal avec le viol. Le viol s'appuie sur l'idée patriarcale, profondément ancrée dans toutes les sociétés, de l'existence de pulsions masculines irrépressibles. Ces pulsions justifient l'accaparement du corps des femmes. L'anthropologie l'analyse ainsi : « tout corps de femme qui n'est approprié, gardé et défendu par un propriétaire dont le droit est

fondé sur la filiation et l'alliance (...) appartient potentiellement à tout homme dont la pulsion sexuelle est à assouvir ». Elle dénonce ici l'acceptation sociale du viol, mais également du rapt, de la prostitution dans notre société patriarcale.

De cette analyse de la domination masculine, surgit un double mouvement entre la biologie et le social. La différenciation sexuelle, c'est à dire les différences biologiques, est à la base de la volonté des hommes de dominer les femmes. La « valence différentielle des sexes », qui est une construction sociale de la hiérarchie sexuelle, est l'outil permettant d'asseoir cette domination.

ET AUJOURD'HUI ?

Ces conclusions, qui s'appuient sur l'étude anthropologique, l'examen des mythes, récits, et littérature qui fondent nos croyances les plus profondes et nos systèmes de représentation, sont développées dans « Masculin / Féminin I, la pensée de la différence ».

Dans le second tome « Masculin / Féminin II, Dissoudre la hiérarchie », la célèbre chercheuse refuse la fatalité historique de la sujétion des femmes, et dresse le tableau des conditions de l'émancipation féminine.

L'enjeu politique est ici de « dissoudre la hiérarchie », mais pas la différenciation entre les sexes.

En premier lieu, la conquête des droits reproductifs et sexuels en cours (accès à la contraception, l'IVG) est une révolution, car, pour la 1ère fois dans l'histoire de l'humanité, les femmes peuvent décider quand et si elles veulent des enfants, s'extrayant du pouvoir masculin de contrôle de la fécondité. Une autre lutte essentielle est la lutte contre l'appropriation sexuelle des hommes du corps des femmes, par le viol et tout type de violences sexuelles comme la prostitution. Logiquement, Françoise Héritier a toujours soutenu une position féministe contre la prostitution, contre la GPA, et contre tout accaparement ou marchandisation du corps des femmes. Ainsi, elle rappelle : « Défendre le droit des femmes à se vendre, c'est masquer le droit des hommes de les acheter ».

Céline Piques

POUR ALLER PLUS LOIN : MASCULIN/FÉMININ

En deux volumes, Masculin / Féminin offre une série d'articles que Françoise Héritier a publié sur la différence des sexes. Des Samo du Burkina Faso aux Inuits, des Nuer du Soudan aux Iroquois, d'Aristote jusqu'aux discours occidentaux du XXe siècle, l'anthropologue s'appuie sur des terrains très différents pour montrer la structure de la « valence différentielle des sexes ».

Au premier tome, elle parle des significations sociales données au sperme et aux règles, à la fécondité et à la stérilité, au célibat et à la parenté, autant de sujets qu'elle a étudiés et légitimés dans le champ académique. L'opposition et la hiérarchie du masculin et du féminin recourent suivant les sociétés la hiérarchie du chaud sur le froid ou du froid sur le chaud, du sang qui est coulé volontairement – à la guerre – et du sang qui coule involontairement – les règles –, du pur et de l'impur, etc.

Le second tome est plus théorique et engagé. Répondant aux critiques de celles et ceux qui voyaient dans son concept une forme de naturalisation ou d'universalité peu scientifique de la domination masculine, elle réaffirme l'importance politique pour les femmes d'inscrire dans le droit et dans les faits la liberté de disposer de soi. D'importants enjeux sont abordés : PMA, contraception et avortement, ou encore abolition du système prostitueur.

Il nous appartient maintenant de nous inspirer de Françoise Héritier, de nous enrichir de sa pensée pour l'approfondir et la traduire en actions militantes.

JMC

BEAUVOIR, DELPHY, SCOTT, TROIS MOMENTS POUR LE GENRE

Quarante ans séparent *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir et *De l'utilité du genre* de Joan W. Scott. Entre ces deux textes majeurs du féminisme, la deuxième vague des années 1970 se sera approprié la notion de patriarcat, issue de l'anthropologie, avec le courant radical et Christine Delphy. A chaque fois, il s'agit de comprendre comment se fabrique et se perpétue la hiérarchie entre hommes et femmes et de se donner les outils pour la dissoudre.

SIMONE DE BEAUVOIR, UNE PIONNIÈRE



On connaît tous cette fameuse phrase de Simone de Beauvoir, « on ne naît pas femme : on le devient », adaptée de

l'enseignement d'Erasmus de Rotterdam qui écrivait quatre siècles plus tôt « on ne naît pas homme, on le devient ». Tirée du chapitre « Formation » du second tome du *Deuxième Sexe*, publié en 1949, cette phrase résume une œuvre qui a une place particulière dans toute bibliothèque féministe. La philosophe Françoise Collin explique que « l'originalité et l'intérêt du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir est d'articuler tous les aspects du problème des

rapports entre les sexes et de montrer que ses modalités sociologiques, économiques, psychologiques relèvent d'une structure unique. Celle-ci est tributaire non d'une réalité ontologique dite « naturelle », mais d'un rapport de domination qui, même s'il ne semble épargner aucune société et aucune époque de l'histoire, est posé comme culturellement construit et donc dépassable. »¹

Le « devenir femme » de 1949 pour repeupler le pays juste après la seconde guerre mondiale, la complémentarité des sexes des conservateurs ou l'hypersexualisation des femmes au XXI^e siècle ne sont donc pas inscrits dans nos gènes, ne sont pas l'affaire d'une essence féminine : « aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femme humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin », continue Simone de Beauvoir.

C'est avec une érudition extraordinaire en philosophie, en littérature, en anthropologie, en études des mythes et des religions, en histoire..., que la philosophe existentialiste démontre ces deux éléments politiquement très forts : l'unité de la domination des femmes et sa dimension socialement construite.



CHRISTINE DELPHY ET LES RAPPORTS SOCIAUX DE SEXE

Inscrit dans des traditions marxistes, le féminisme va en adapter les mots-clés. Si une femme devient femme en étant formée, modelée par une société faite par et pour les hommes, c'est qu'il y a deux « classes de sexe » qui se répondent, femmes et hommes, à l'image du prolétariat et des capitalistes. Ces classes sont hiérarchisées selon des « rapports sociaux de sexe », on retrouve les « classes sociales » et les « rapports sociaux de classes » de la gauche révolutionnaire. Christine Delphy, sociologue et militante féministe de la première heure, écrit par exemple que « le concept de classe part de la notion de construction sociale et en précise les implications. Les groupes ne sont plus sui generis, constitués avant leur mise en rapport. C'est au contraire leur rapport qui les constitue en tant que tels. Il s'agit donc de découvrir les pratiques

LA CONSTRUCTION DU GENRE À TRAVERS L'EXPÉRIENCE DE CONDRY

Cette expérience est un classique qui illustre parfaitement le poids des stéréotypes et ce même sur des bébés de 9 mois ! Réalisée en 1976, on la doit à un éducateur, John Condry.

On montre une vidéo à plusieurs personnes. Dans cette vidéo, un bébé de 9 mois est en train de jouer avec une boîte : au bout d'un certain temps, le couvercle s'ouvre, un bonhomme sort de la boîte et le bébé se met à pleurer. L'auteur va diviser ces personnes en deux groupes : une moitié à qui l'on dira que le bébé est une fille et une autre à qui l'on dira que c'est un garçon.

On demande ensuite aux personnes de se prononcer sur la raison des pleurs du bébé. A cela, le groupe qui pensait qu'il s'agissait d'une fille évoque un sentiment de peur et le groupe qui pensait qu'il s'agissait d'un garçon pense que ce dernier pleure parce qu'il est en colère.

Dans cette expérience, les observateurs perçoivent et projettent donc des états émotionnels différents liés au sexe alors qu'ils observent tous exactement le même comportement, le même nourrisson et la même scène. Et c'est comme ça que se construit le genre...

Marie Aquili

sociales, les rapports sociaux qui, en constituant la division sexuelle, créent les groupes dits « de sexe ». »²

Se pose alors une question importante : quelle est l'articulation entre la domination masculine et le capitalisme ? Sont-ils indépendants ? Peut-on déduire l'un de l'autre ? Si le « féminisme lutte des classes » insiste sur l'importance du capitalisme, Christine Delphy répondra grâce à ses études sur le travail domestique (non rémunéré) en 1970 que le patriarcat est « l'ennemi principal ». C'est l'acte fondateur du féminisme radical en France. Le patriarcat ne se réduit pas au capitalisme, et il faut alors un mouvement féministe autonome des organisations anticapitalistes pour « trouver les raisons structurelles qui font que l'abolition des rapports de production capitaliste en soi ne suffit pas à libérer les femmes »³.

L'opposition entre travail productif des hommes et travail reproductif des femmes amène Catharine McKinnon, juriste et féministe radicale américaine, à dire que le travail est au marxisme ce que la sexualité est au féminisme, il ne faut donc pas opposer féminisme radical et lutte des classes. De la hiérarchie entre hommes et femmes, Françoise Héritier a mis en lumière son origine dans l'appropriation par les hommes de la reproduction sexuelle, et sa structure, y compris en-dehors des sociétés capitalistes, avec le concept de « valence différentielle des sexes ».

JOAN W. SCOTT ET LE GENRE

Le « nous, les femmes » est cependant plus complexe et plus divers que ce qu'en montrent le « devenir femme » de Simone de Beauvoir ou les « rapports sociaux de sexe » des matérialistes. On peut rappeler pour exemples la phrase de Monique Wittig selon laquelle « les lesbiennes ne sont pas des femmes » ou le slogan du Combahee River Collective : « Toutes les femmes sont blanches, tous les noirs sont des hommes, mais certaines d'entre nous sont courageuses ».

Il était alors nécessaire dans les années 1980 d'affiner les outils de l'analyse, avec cependant le risque de diluer le féminisme dans une forme de relativisme. En France, l'histoire des femmes devient l'histoire du genre dans les années 2000, discipline dont l'article fondateur est à bien des égards « Le genre : une catégorie utile d'analyse historique », publié en 1986 par l'historienne américaine Joan W. Scott. Reprochant aux marxistes de tout réduire au capitalisme et aux radicales de tout réduire au patriarcat, elle établit une « solution des deux systèmes » qui



pourra s'enrichir d'études particulières.

« L'histoire de la pensée féministe est une histoire de la récuscation de la construction hiérarchique du rapport homme/femme dans des contextes spécifiques, et une tentative visant à en inverser ou en déplacer les opérations. [...] Le genre est un élément constitutif des relations sociales fondé sur

les différences perçues entre les sexes, et le genre est une façon première de signifier les rapports de pouvoir. »⁵

Le concept insiste plus sur les rapports entre masculin et féminin que sur les femmes elles-mêmes, ouvrant ainsi les études sur les masculinités (au pluriel), mais atténuant la compréhension du rôle des corps dans la domination masculine. De même, le genre facilite les études des sexualités, des expériences individuelles mais demande en contrepartie de ne pas tomber dans la négation des oppressions collectives.

En somme, la richesse du concept, les possibilités intellectuelles et académiques qu'il ouvre, sont aussi un défi d'exigence pour les militant.es que nous sommes. C'est sans doute le prix d'un véritable universalisme dans les luttes d'émancipation les plus concrètes.

JMC

1 Françoise Collin, *Différences des sexes (théorie de la)*, in Helena Hirata et al., *Dictionnaire critique du féminisme*, PUF, 2000.

2 Christine Delphy, *L'ennemi principal*, Syllepse, 2013, p.28.

3 Christine Delphy, *L'ennemi principal*, Syllepse, 2013, p.32.

4 Lucie Sabau et Céline Piques, *Ils savent ce qu'ils font : décryptons la stratégie des agresseurs*, Journal 48 d'Osez le féminisme !

5 Joan W. Scott, *Le genre : une catégorie utile d'analyse historique*, in De l'utilité du genre, Fayard, 2012, p.41.

LE GENRE MALMENÉ : “LA THÉORIE DU GENRE”

Si une chose est sûre c'est que la droite n'aime pas “La Théorie du Genre”. Il suffit de voir le branle-bas de combat orchestré par les militants conservateurs autour des « ABCD de l'égalité » en 2014. Ce programme lancé par le gouvernement avait pour but de promouvoir l'égalité filles-garçons à l'école. Selon ses opposants (Manif pour tous, Extrême droite...), les ABCD n'ont aucune différence sexuelle entre les femmes et les hommes, et encourageaient les enfants à pratiquer une sexualité « perverse » (masturbation, travestissement, homosexualité...). Il s'agit évidemment d'allégations montées de toutes pièces. Absolument pas présentes dans les ABCD, elles sont le résultat d'une interprétation étroite et complotiste de revendications des mouvements féministes et LGBT.

Y sont d'ailleurs confondus différents courants du mouvement féministe dont les idées sont parfois opposées, notamment sur la notion de “genre”. Car si LA théorie du genre n'existe pas, il y a bien DES définitions adverses du genre. En effet, d'un côté, les féministes défendent que le genre est un système construit socialement dans le but d'organiser l'oppression des femmes par les hommes : il faut donc le faire disparaître pour atteindre l'égalité. C'est sur cette analyse que se basent les ABCD de l'égalité.

D'un autre côté il y a l'idée défendue par certains courants que le genre n'est pas seulement une construction sociale, mais aussi un ressenti personnel. On se sentirait homme ou femme, ou ni l'un ni l'autre, ou l'un et l'autre. On parle alors d'“identité de genre” : un concept individualiste et essentialiste qui efface l'aspect systémique de l'oppression des femmes en multipliant les « genres » et en affirmant que chacun.e est libre de choisir le sien. Les conservateurs se servent de ce concept, qu'ils appellent “La Théorie du Genre”, comme d'un épouvantail. Mais en réalité ce n'est pas la débauche de leurs enfants par l'école “gauchiste” que ces militants de droite craignent, mais bien une remise en cause des rôles sexués traditionnels et du modèle patriarcal de la famille hétérosexuelle.

EROTISONS L'ÉGALITÉ !

LA SEXUALITÉ EN PATRIARCAT : UN OUTIL DE DOMINATION



Il y a quelque chose de pourri au royaume de la sexualité. Cela fait longtemps qu'on le dit, nous les féministes, mais le mouvement #metoo a fait remonter suffisamment de pourriture pour que tout le monde la voie enfin, même ceux qui faisaient l'autruche.

Quand une femme est violée toutes les 7 minutes en France, mais que 2% seulement des violeurs sont condamnés...

Quand en parlant entre copines on se rend compte qu'on a toutes été victimes d'au moins un viol ou une agression sexuelle...

Quand des hommes se plaignent de ne plus pouvoir draguer alors que nous demandons à ne plus être agressées...

IL Y A COMME UN SOUCI...

C'est là qu'on comprend, comme les féministes des années 70 l'ont compris avant nous, que la sexualité en patriarcat est intrinsèquement violente et inégalitaire.

Pourquoi réinventer l'eau chaude quand des féministes radicales brillantes telles que Kate Millett¹, Andrea Dworkin² ou Sheila Jeffreys³ ont déjà théorisé ce que nous re-découvrons aujourd'hui : ce qui est appelé sexualité en patriarcat, c'est l'hétérosexualité obligatoire (un homme et une femme), c'est la domination (l'homme au-dessus de la femme), et c'est la contrainte au coït (une pénétration vaginale suivie de va-et-vient jusqu'à éjaculation masculine). Même si d'autres pratiques existent, elles sont bien souvent considérées comme périphériques ou comme "préliminaires", la base étant le coït hétérosexuel.

Par la sexualité, les femmes sont renvoyées au statut d'objet et d'être inférieur qui a toujours été le leur dans la pensée patriarcale. L'homme « prend » la femme. La femme est « prise ». Le rôle de chacun est on ne peut plus clair.

Violence et domination sont érotisées dans la culture (films, littérature...) qui prescrit aux femmes de trouver leur plaisir

dans la soumission (promue sous l'euphémisme d'« abandon »), dans le fait d'être désirées et objectifiées et dans la souffrance (masochisme féminin). Les hommes, eux, sont confortés dans leur statut de dominants et encouragés à contraindre des femmes en prétendant qu'« au fond c'est ce qu'elles veulent », à les dominer et à les humilier. C'est le discours véhiculé par le système pornographique.

On nous dit que certaines femmes « aiment ça », qu'elles « consentent » et que « c'est leur choix ». Mais peut-on aimer et consentir librement à être torturée ou violée ?

Non. Si on y « consent » c'est soit par nécessité économique dans le cas de la prostitution ou encore du mariage, soit par réaction traumatique à des violences sexuelles (viol, visionnage de pornographie par exemple) dans le cas du « masochisme ».

La sexualité est un champ de bataille pour les femmes, et il serait temps de porter un regard critique sur nos pratiques et nos représentations pour que la sexualité devienne un lieu de réciprocité, de tendresse et d'égalité, et non pas une attaque en règle contre les femmes.

Mais, comme Sheila Jeffreys l'explique dans *Anticlimax*, pour construire cette sexualité égalitaire il faudrait que les hommes renoncent à leur position de dominants. Qu'ils cessent de regarder et produire de la pornographie, de violer des femmes par prostitution, de baser leur sexualité sur leur pénis, de forcer les femmes : toutes ces choses qui pour eux sont synonymes de plaisir et nourrissent leur sentiment de supériorité, sont leur définition de la sexualité. Difficile d'imaginer un mouvement de masse d'hommes choisissant de perdre leurs privilèges pour permettre la libération des femmes...⁴

C'est donc à nous, femmes féministes qui avons pris conscience de la profonde misogynie de la sexualité en patriarcat, de faire porter notre voix et d'exiger un changement dans les lois et dans les pratiques. Nous y parviendrons en dénonçant systématiquement toutes les productions médiatiques et culturelles promouvant la culture du viol, en soutenant toutes les femmes victimes de violences sexuelles, en combattant le système prostituteur et pornographique, et en promouvant notre vision d'une société débarrassée des violences sexuelles, dans laquelle une sexualité réellement libérée sera possible.

Chloé et Cécile

Références bibliographiques:

1- Kate Millett- *La Politique du Mâle* (1970)

2- Andrea Dworkin- *Woman Hating* (1974) , *Pornography: Men possessing Women* (1981) *Intercourse* (1987).

3- Sheila Jeffreys- *The Spinster and her enemies* (1985), *Anticlimax* (1990)

4- Comme le demandait Dworkin à des hommes «pro-féministes» dans «Je veux une trêve de 24h durant laquelle il n'y aura pas de viol», discours prononcé à la Midwest Regional Conference de la National Organisation for Changing Men, au cours de l'automne 1983 à Saint Paul, dans le Minnesota: <https://tradfem.wordpress.com/2014/11/15/je-veux-une-treuve-de-vingt-quatre-heures-durant-laquelle-il-ny-aura-pas-de-viol-2/>

LE MATRIMOINE DE CHRISTINE DE PIZAN



Le 23 novembre dernier, la presse effarée apprenait un nouveau mot, en plein « débat » sur l'écriture inclusive : le matrimoine. Ce joli mot forgé au XIVe siècle a été utilisé au moins jusqu'au XIXe siècle pour désigner l'héritage des mères. En 2015, HF Île-de-France et Osez le féminisme ! réhabilitent le terme pour les premières Journées du matrimoine, afin de valoriser

l'histoire des femmes et les grandes femmes du passé. Revenons le temps d'un article à une grande figure du matrimoine et à un temps où il n'y avait pas d'Académie Française pour sauver la langue d'imaginaires et mortels périls.

LE PRÉCÉDENT GIOVANNI BOCCACCIO

Boccaccio écrit en 1361 un livre intitulé « De mulieribus claris », Des femmes illustres, un recueil de 106 petites biographies de femmes à imiter ou au contraire à ne pas suivre. Il s'émerveille, alors que des « anciens ont jadis écrit quelques traités des hommes illustres [...], comment les Dames ont eu si peu de crédit envers tels Auteurs que jamais elles n'aient obtenu cette grâce d'être mises par mémoire honorable ». Il constate pourtant que « plusieurs d'elles se sont portées non pas moins valeureusement que constamment, voire jusqu'à prendre un courage viril ». Il lance un genre littéraire que Christine de Pizan reprendra à son compte quarante ans plus tard dans La Cité des Dames.

UNE FEMME HORS DU COMMUN

Si le Moyen Age n'est plus cette période sombre qu'on a parfois décrit, Christine de Pizan (1364-1430) n'en reste pas moins un phare unique. Née à Venise, mariée à 15 ans à un français, elle est rapidement veuve (1387) et donc relativement libre. C'est par la suite grâce à sa rare érudition et par ses écrits que Christine gagne sa vie à partir de 1399, devenant une des premières femmes à vivre de sa plume.

Prenant part à l'orée du XVe siècle à la « querelle des femmes », elle n'hésite pas à attaquer de grands hommes. Dans ce débat très masculin sur la condition des femmes, l'autrice – un mot que l'Académie a fait disparaître – apporte une voix dissonante. En effet, elle s'appuie sur les vies de femmes du passé dans son œuvre majeure de 1405, La Cité des Dames, mettant en place ce qu'elle appelle un « matrimoine ».

Parodiant les récits du fin'amor, de l'amour courtois, pour mieux en dénoncer les codes misogynes (Epistre au dieu d'Amours, 1399), critiquant sans vergogne les auteurs du Rommant de la Rose, mettant en cause le sexisme des autorités (masculines) de l'époque, on comprend aisément pourquoi Christine de Pizan est qualifiée par les historien.nes de préféministe.

CHRISTINE DE PIZAN

OSE LE PRÉFÉMINISME !

Pour « défendre l'honneur du sexe féminin », Christine de Pizan ose : « Qu'on ne m'accuse pas de déraison, d'arrogance ou de présomption, d'oser, moi femme, m'opposer et répliquer à un auteur aussi subtil... ». A tel point qu'elle est vue comme une « insignis femina, virilis femina », femme remarquable, femme virile, elle-même se demandera si par sa « moye transmutacion », elle ne serait pas « devenue une homme véritable ». A l'image d'une Jeanne d'Arc sur qui elle a écrit, elle a eu le courage de faire ce que très peu de femmes faisaient, et écrire (même sur les femmes !) restait une activité d'hommes.

C'est pour toutes les femmes que Christine de Pizan écrira ensuite Le Livre des trois vertus, ouvrage pédagogique dans lequel elle valorise les vertus dites féminines, en premier lieu la prudence. De plus, par ses ouvrages religieux et politiques de la fin de sa vie, elle veut attirer l'attention sur les souffrances subies par les peuples, en particulier le peuple des femmes.

Dans les années 1880, la première femme à utiliser le terme « féminisme », Hubertine Auclert, avait ce mot d'ordre, « Oser, Résister ». Comme Christine de Pizan et comme Hubertine Auclert, Osez le féminisme ! rendait femmage - un mot de Typhaine D que l'Académie voudra sûrement supprimer un jour ! - à Jeanne d'Arc aux premières journées du matrimoine... et continue sans relâche à résister au patriarcat !

Jean-Marie Coquard



CHRISTINE BARD : UNE HISTORIENNE POUR LE FÉMINISME

Depuis les années 1980, les historien.nes étudient le féminisme et son passé. Or pour faire de l'histoire, il faut des sources. En septembre dernier, le

collectif Sauvons la BMD, auquel OLF a pris part, s'est créé, grâce à Christine Bard, présidente de l'association Archives du féminisme, pour sauver la Bibliothèque Marguerite Durand, qui accueille les archives du mouvement féministe.

OLF : La mobilisation pour la sauvegarde de la Bibliothèque Marguerite Durand (BMD) a été un succès. Comment cette lutte peut-elle continuer ?

Merci à OLF pour son soutien qui se prolonge avec cet entretien, à toutes les personnes qui sont venues manifester devant la BMD, sans oublier les plus de 10 000 personnes qui ont signé la pétition. La mairie de Paris a renoncé à son funeste projet mais nous ne pouvons nous contenter du statu quo. L'association Archives du féminisme va créer une commission ouverte à tou.te.s, dédiée à la poursuite de la réflexion et de l'action. Nous avons à gagner à travailler ensemble, avec l'intersyndicale, avec l'association Mnémosyne ou avec les associations féministes qui sont les bienvenues.

L'association Marguerite fera de la médiation culturelle dans le 13^e arrondissement, pour qu'un dialogue s'établisse à partir des documents anciens de l'histoire des femmes. Cela fait connaître la BMD et montre un usage de cette bibliothèque assez inattendu.

Nous espérons que le projet de Cité des femmes de la mairie de Paris permettra d'inclure la bibliothèque, avec suffisamment d'espace et de bonnes conditions matérielles.

OLF : D'où vous vient ce désir d'action pour la sauvegarde et la visibilité du matrimoine féministe ?

Vous décrire ces actions, c'est vous parler de ce qui m'anime depuis le début de mes recherches en histoire, à la fin des années 1980. C'était déjà sur le féminisme ! J'en ai fait le sujet de ma thèse et j'ai toujours été sensible à la précarité, à la fragilité, à l'incomplétude de la documentation en même temps qu'éblouie, émue, par sa puissance. J'ai toujours été une militante – dès le lycée – et j'ai utilisé cette expérience, une fois devenue universitaire, pour créer et faire vivre des initiatives qui sont un pont entre le monde de la recherche et le reste de la société. La transmission de la culture féministe est essentielle ; il faut pour cela des moyens et une mobilisation qui s'appuie à la fois sur les institutions et sur les bonnes volontés.

OLF : Retrouve-t-on votre souci de documenter le féminisme dans son histoire ?

Comme historienne au XXI^e siècle, je peux m'appuyer sur des institutions, sur l'université en particulier, et obtenir quelques (maigres) subventions du «féminisme d'Etat». Il y a un siècle, les moyens étaient plus limités, les efforts étaient plus individuels, pour ne pas dire sacrificiels pour Marie-Louise Bouglé dont le petit logement était envahi de livres et d'archives. Les efforts de préservation ont commencé à la fin XIX^e siècle. Certaines collections ont été perdues. Ce n'est pas un hasard. Le féminisme avait peu de valeur pour les institutions qui auraient dû accepter par don ou legs les archives. C'est Marguerite Durand, journaliste et militante avisée, ayant d'utiles relations politiques, qui a le mieux réussi en obtenant la création d'une bibliothèque municipale spécialisée de la ville de Paris, en 1931.

OLF : La mobilisation pour la BMD a mis en avant à la fois l'importance de la sauvegarde du matrimoine féministe et l'absence de volonté politique...

L'absence de volonté politique est une constante, hélas. Un changement tout récent se fait jour avec une «grande collecte» sur les femmes en 2017-2018 mais je reste prudente et un peu sceptique car les Archives Nationales sont déjà saturées, ce qui provoque en ce moment une mobilisation des historien.nes que je soutiens totalement. Je n'oublie pas la longue indifférence de ce milieu aux archives féministes (ainsi les archives du fonds du Conseil international des femmes sont aujourd'hui à Bruxelles) qui a, en partie, provoqué la création de Archives du féminisme. Il serait logique et pratique de continuer à rassembler les fonds à Angers et à la BMD.

OLF : Face à ce manque d'implication politique en France, que peuvent faire les mouvements féministes ?

Toute association féministe devrait avoir une fonction «archives». Tout ce que nous faisons sur le matrimoine féministe participe à l'effervescence du féminisme actuel. C'est une aide pour l'action et pour la réflexion, cela nous inscrit dans une longue chaîne mémorielle et nous rend plus fort.e.s, avec un sentiment de légitimité accru.

Garder toutes les archives puis les déposer ou les donner quand le moment est venu, réaliser des entretiens avec des militant.e.s est très utile car lorsqu'on attend trop longtemps, la mémoire se dégrade. Faire bon accueil aux demandes de recherche est aussi une manière de transmettre. Réaliser un livre, une exposition, un colloque, une oeuvre, un atelier wikipedia permet d'aller au-delà ponctuellement.

Si les obstacles sont toujours les mêmes (absence de priorité politique et manque de financement), ce serait un magnifique projet que d'avoir un musée sur l'histoire des féminismes.

Et puis des gestes simples : suivre l'actualité ou adhérer à Archives du féminisme. C'est un lieu de réflexion, de formation, un réseau qui organise la collecte des archives et leur valorisation, au service de tous les féminismes d'hier et d'aujourd'hui. **Propos recueillis et mis en forme par C. Besné et JM Coquard**

VISIBILISER LE MATRIMOINE FÉMINISTE :

LA MISSION DE L'ASSOCIATION MARGUERITE



A l'occasion du combat mené ces derniers mois pour sauvegarder la Bibliothèque Marguerite Durand (BMD) dans ses locaux du XIII^e arrondissement de la capitale, est née l'association Marguerite.

Un samedi matin de décembre, une dizaine de participant.e.s s'est retrouvée au 3^e étage de la Médiathèque Jean-Pierre Melville, dans l'espace dédié à la Bibliothèque Marguerite Durand, pour échanger, réfléchir, créer autour de la thématique suivante « Les femmes à la conquête de l'air », à partir de documents d'archives présents dans les fonds de la bibliothèque.

Après l'intervention d'Annie Metz, la conservatrice de la bibliothèque, qui a permis aux participant.e.s d'en savoir plus sur la question, celles-ci ont pu avoir accès à des archives de natures variées (photographies, articles de journaux, essais sur la question). Certain.e.s ont, à partir de ces documents, écrit des poèmes, dessiné ou travaillé les archives comme des sources d'information sur la période grâce au matériel fourni par l'association. D'autres ont simplement discuté de questions féministes plus

générales. Rien n'était obligatoire si ce n'est le plaisir de découvrir des documents anciens sur l'histoire des femmes.

Pour les organisatrices et fondatrices de l'association, l'objectif est donc de donner de la visibilité aux ressources et aux archives présentes à la BMD par des actions de médiation culturelle.

Ce samedi 16 décembre marquait le coup d'envoi d'une série d'actions pour visibiliser le matrimoine féministe. Un deuxième atelier, portant sur l'émancipation des femmes à travers le vêtement, est, ainsi, annoncé pour le début de l'année. Et une expo photos sur les archives, avec parcours dans le XIII^e arrondissement et final à la BMD, est aussi dans les cartons. Par ailleurs, pour les événements du 8 mars, l'association prévoit un cycle de conférences sur les femmes et le sport.

Ce début d'année 2018 s'annonce donc chargé pour Marguerite et plein d'espoir pour la conservation de notre matrimoine !

Claire Besné

CHRONIQUE DU SEXISME ORDINAIRE

REPAS DE FAMILLE ET ATTAQUES SEXISTES : FLORILÈGE

La fin d'année est l'occasion des traditionnels repas de famille et, avec eux, des sempiternels poncifs sexistes, racistes et homophobes. Vous nous avez raconté vos pires moments de sexisme et vos stratégies de réponses, on vous en propose un résumé !

“L'affaire Weinstein va trop loin. Moi plus jamais j'embaucherai une femme, pour pas avoir de problème.” / “Weinstein n'a pas violé des femmes, elles se retournent contre lui après avoir profité de lui pour avoir de la notoriété.” / “C'est quand même bizarre que les femmes se réveillent maintenant” : **on est en plein dans la stratégie des agresseurs, qui vise à minimiser et nier les violences contre les filles et les femmes. Celles-ci sont toujours coupables d'exagération ou de mensonges**

alors que la responsabilité des hommes est évacuée, même pas questionnée. Il est important de se protéger et de fuir ce type de discussions nauséabondes mais, si on peut, on remet les choses à l'endroit. Qu'ils soient rassurés, nous étions bien au fait de l'ampleur des violences masculines. C'est juste qu'avec #MeToo, les témoignages des femmes viennent dénoncer, déranger le système en place, et l'ordre patriarcal leur semble menacé. Tant mieux, on est là pour ça.

“J'ai rien contre les homosexuel.le.s mais on en voit quand même trop à la télé.” / “La PMA faut pas abuser, on leur a déjà donné le droit de se marier, elles vont pas en plus vouloir des gosses ?!” : que personne ne se sente obligé.e de répondre à ça. Mais bravo

à celles et ceux qui trouvent la force de rappeler les règles basiques de respect et de non discrimination (inscrites dans la Déclaration Universelle des Droits humains) ! Ne pas hésiter non plus à préciser que si la sexualité des autres les dérangent à ce point, c'est peut-être qu'ils ne sont pas au clair avec la leur...

“Quelle idée d'acheter des petites voitures à une fille !” / “Ce livre est pour les garçons” : bienvenue dans la construction du genre dès le plus jeune âge ! Mais là, votre réponse géniale, emprunte de fausse naïveté : “Ah ? parce qu'on joue / lit avec les parties génitales ?” A décliner à l'infini !

Pauline Spinazze



Il y a quelques mois, le groupe **LesBieFéministes d'Osez le Féminisme** ! s'est rendu à la 29ème édition de **Cineffable**, festival international de films lesbiens et féministes (courts et longs métrages, documentaires, films d'animation...), réalisés par des femmes. Ambiance festive et militante, entre femmes !

Cineffable a été fondé en 1989 par un groupe de lesbiennes mécontentes de la petite place accordée aux films lesbiens pendant le festival de films de femmes de Créteil. Une soixantaine de femmes bénévoles préparent le festival et assurent l'accueil pendant les 4 jours de projection. Cineffable veille à être accessible à toutes : depuis 2006, tous les films sont sous-titrés à l'intention des femmes sourdes et malentendantes. Depuis 2014, on peut acheter un "ticket suspendu" pour offrir une place à une autre femme.

L'an prochain, ce sera la 30ème édition du festival : n'hésitez pas à vous y rendre ! Nous vous proposons ci-dessous les résumés et critiques des films qui nous ont marquées.

OVARIAN PSYCOS, PAR KATE

TRUMBULL-LAVALLE .72MIN

La nuit, une brigade de femmes latinas parcourt Los Angeles à vélo et se bat

pour la justice sociale. Elles traversent les espaces dominés par la culture blanche, masculine et motorisée. Elles se réapproprient la nuit et leurs droits.

On a aimé... découvrir les raisons qui ont poussé ces femmes à s'engager dans cette brigade, les enjeux propres aux femmes racisées à Los Angeles dans la rue, la sororité entre elles.

HONEYMOON, PAR RONIT

MERANDA .11 MIN

Deux femmes passent leur lune de miel dans un hôtel de campagne. Suite à l'accueil peu agréable de l'hôtesse, elles débattent en langue des signes du traitement discriminatoire réservé aux malentendantes et aux lesbiennes.

On a aimé... la double discrimination mise à l'écran, ça n'arrive pas si souvent !

MAI, PAR MARTA GONZÁLEZ

GALLEGO .8MIN

Assises sur un banc, trois vieilles dames ne parlent plus que des deux jeunes femmes arrivées au village. D'où vient cette obsession ?

On a aimé... l'amour qui dure toute la vie et sa représentation entre deux femmes âgées.

OH-BE-JOYFUL,

PAR SUSAN JACOBSON

.14MIN

Rita, malgré une pêche d'enfer, est sur le point de passer l'arme à gauche, mais d'abord elle a une mission à accomplir : faire sortir sa petite-fille du placard !

On a aimé... La super course-poursuite en fauteuil roulant,

la cool-attitude d'une grand-mère qui accepte sa petite-fille lesbienne, et la pousse à s'accepter telle qu'elle est !

SANGINI,

PAR NANCY NICOL .6 MIN

Sangini est un refuge pour les lesbiennes, bisexuelles et personnes transgenres à Delhi. Ce film témoigne du travail courageux de Betu et de Maya, et raconte les histoires des femmes opprimées qu'elles accueillent au refuge Sangini.

On a aimé... découvrir les problématiques vécues par les lesbiennes dans un pays très marqué par les traditions.

FEMINISTA,

PAR MYRIAM FOUGÈRE

.60MIN

Road-movie féministe. En 2015, des militantes de la Marche des femmes parcourent une vingtaine de pays européens de la Turquie au Portugal. Cette caravane part à la rencontre de femmes luttant pour leurs droits.

On a aimé... suivre des féministes sur la route, en rencontrer dans chaque pays, partager leurs luttes, joies, moments de doute... et réaliser encore une fois que nous nous battons toutes pour la même chose.

Cécile, Chloé, Gaëlle, Alice, Eléonore du groupe LesBieFem

**Vous souhaitez recevoir le journal,
participer à sa rédaction ou à sa diffusion ?**

CONTACTEZ-NOUS

Envoyez vos coordonnées
contact@osezlefeminisme.fr
www.osezlefeminisme.fr

Comité de rédaction : Claire Besné

Logo : Mila Jeudy

Maquette : Marie Aquili

Éditrice : Osez le Féminisme !

Directrice de publication : Raphaëlle Rémy-Leleu

Dépôt légal : Bibliothèque Nationale de France

ISSN2107-0202 – Imprimerie : Online Printers